

SINGULARITÉ

Essai Philosophique

Patrice HUETZ

The background of the cover is a digital landscape. A central figure, a person's silhouette, stands on a path of light that recedes into the distance. The path is composed of many small, glowing blue and orange particles, creating a sense of depth and movement. The horizon is a bright, glowing line, with a large, bright orange and yellow light source on the left and a large, bright blue and white light source on the right. The sky is dark blue with many small, glowing particles and lines, suggesting a vast, interconnected digital space.

Singularité

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1
Le Premier Cri

PARTIE I — L'ÉNERGIE

Quand la limite matérielle disparaît

Ce jour-là, l'humanité cessa de manquer d'énergie.
Elle ne sut pas encore ce que cela lui coûtait.

I.

Le réacteur ITER-7 s'alluma à 3h47 du matin, heure de Cadarache.

Pas de fanfare. Pas de compte à rebours télévisé. Pas de dignitaires en costume sombre alignés derrière une vitre de protection. Juste une équipe d'ingénieurs épuisés, des écrans qui clignotaient dans la pénombre bleutée de la salle de contrôle, et un silence.

Un silence particulier.

Celui qui suit les événements trop grands pour être compris immédiatement.

Hélène Mercier se tenait debout devant la console principale, les mains légèrement tremblantes sur le rebord métallique. Cinquante-neuf ans. Directrice du projet depuis onze ans. Trente-sept ans de carrière dans la physique des plasmas. Trois mariages sacrifiés sur

l'autel de la fusion nucléaire. Une fille — Mathilde — qu'elle n'avait pas vue grandir, qu'elle avait ratée, qu'elle avait perdue quelque part entre deux conférences internationales et trois publications majeures.

Tout ça pour ces chiffres sur un écran.

Le plasma avait atteint 150 millions de degrés Celsius. Stable. Confiné dans le tore magnétique. Productif. Pour la première fois dans l'histoire humaine, une réaction de fusion nucléaire produisait plus d'énergie qu'elle n'en consommait — et elle le faisait de manière continue, contrôlable, reproductible.

« Q factor : 47,3 », murmura Yuki Tanaka, l'un des physiciens de l'équipe de nuit.

Sa voix tremblait légèrement. Il avait vingt-huit ans. Il était né l'année où le projet ITER original avait été signé. Toute sa vie avait été une attente de ce moment.

Quarante-sept fois plus d'énergie produite que consommée. Les modèles théoriques les plus optimistes prévoyaient un maximum de quinze. La réalité venait de pulvériser la théorie avec une désinvolture presque insultante.

Personne n'applaudit. Personne ne cria. Personne ne sabra le champagne — il y en avait pourtant une caisse, préparée depuis des mois, qui prenait la poussière dans un placard de la salle de repos.

Les grandes révolutions commencent souvent dans le silence, parce que ceux qui les vivent ne savent pas encore qu'ils viennent de changer le monde. Ou peut-être parce qu'ils le savent trop bien, et que cette connaissance est paralysante.

Hélène regardait les données défiler. Le plasma tournait dans le tokamak comme un serpent de feu apprivoisé, stable, docile, généreux. Après des décennies de promesses non tenues — « la fusion, c'est pour dans trente ans », plaisantait-on depuis les années soixante — elle était là.

Et maintenant ?

II.

Il faut comprendre ce que l'énergie représentait pour l'humanité. Pas seulement une ressource. Pas seulement un coût. Pas seulement un enjeu géopolitique.

L'énergie était *la* contrainte fondamentale. Celle qui limitait tout le reste. Celle qui dessinait les frontières du possible.

Depuis que le premier hominidé avait apprivoisé le feu — il y a peut-être un million d'années, quelque part dans la savane africaine — chaque civilisation s'était construite autour de sa capacité à capturer, stocker et distribuer l'énergie.

Le bois, d'abord. Les forêts qui brûlaient pour chauffer, cuire, éclairer. Des civilisations entières qui s'effondraient quand elles avaient épuisé leurs forêts — l'île de Pâques, les Mayas, peut-être.

Le charbon, ensuite. La révolution industrielle. Les machines à vapeur qui transformaient la chaleur en mouvement. L'Angleterre qui dominait le monde parce qu'elle avait dû du charbon facile d'accès et des ingénieurs pour l'exploiter.

Le pétrole. Le XXe siècle. Les guerres du Golfe. Les fortunes des monarchies du désert. Le plastique, les engrais, les transports, la mondialisation. Tout reposait sur cette substance noire pompée des entrailles de la Terre.

L'atome fissile. Hiroshima, Tchernobyl, Fukushima. La promesse et la terreur. L'énergie qui pouvait alimenter des villes ou les réduire en cendres.

À chaque bond énergétique, l'humanité avait muté. Sa population avait explosé. Ses structures sociales s'étaient transformées. Ses possibilités s'étaient étendues.

Mais il y avait toujours eu une limite.

Les forêts s'épuisaient. Les gisements se tarissaient. Les réacteurs vieillissaient. L'énergie restait précieuse précisément parce qu'elle restait rare. L'économie mondiale entière était construite sur cette rareté — les prix, les échanges, les conflits, tout dérivait de cette vérité fondamentale : l'énergie avait un coût.

Et voilà que cette rareté venait de mourir.

Dans une salle de contrôle du sud de la France, à 3h47 du matin, sans fanfare ni champagne.

III.

Le deutérium — combustible de la fusion — se trouvait dans l'eau de mer.

Pas dans quelques poches géologiques au Moyen-Orient ou en Sibérie, gardées par des régimes autocratiques et des armées équipées. Pas dans des gisements profonds nécessitant des investissements colossaux et des technologies de pointe. Pas dans des régions instables où chaque pipeline était une cible potentielle.

Dans *toute* l'eau de mer.

Un litre d'eau ordinaire — celle qui coulait des robinets, qui remplissait les piscines, qui tombait du ciel — contenait assez de deutérium pour produire l'équivalent énergétique de 300 litres d'essence. Le calcul était simple, presque obscène dans ses implications.

Les océans couvraient 71% de la surface terrestre.

1,335 milliard de kilomètres cubes d'eau.

L'humanité venait de découvrir qu'elle nageait dans un réservoir essentiellement infini.

Hélène Mercier connaissait ces chiffres par cœur. Elle les avait récités des centaines de fois dans des conférences, des interviews, des demandes de financement. Ils étaient abstraits, théoriques, prometteurs.

Cette nuit, ils devenaient réels.

Elle s'assit lourdement sur une chaise. Ses jambes ne la portaient plus. Autour d'elle, l'équipe commençait à réagir — des murmures, des regards incrédules, quelqu'un qui pleurait silencieusement dans un coin.

« Il faut appeler Paris », dit quelqu'un.

« Il faut appeler tout le monde », répondit une autre voix.

Hélène secoua la tête.

« Pas encore. Vérifions d'abord. Vérifions tout. »

C'était la scientifique qui parlait. Celle qui avait appris, au fil des décennies, à se méfier des résultats trop beaux. Celle qui avait vu des carrières brisées par des annonces prématurées, des données mal interprétées, des espoirs transformés en humiliations.

Mais au fond d'elle, elle savait.

Elle savait que les vérifications confirmeraient. Elle savait que le plasma resterait stable. Elle savait que demain, dans une semaine, dans un mois, les résultats seraient les mêmes.

Elle savait que le monde avait changé.

IV.

Les premières semaines, rien ne se passa.

Officiellement, ITER-7 n'était qu'une « avancée prometteuse nécessitant des vérifications supplémentaires ». Les communiqués de presse, soigneusement rédigés par des équipes de communication qui ne comprenaient pas vraiment ce qu'elles communiquaient, parlaient de « résultats encourageants » et de « prudence scientifique ».

Les gouvernements, les entreprises énergétiques, les marchés financiers — tout le monde avait besoin de temps.

Temps pour comprendre.

Temps pour se positionner.

Temps pour avoir peur.

Car la peur vint vite.

Pas la peur du nucléaire — celle-là était ancienne, apprivoisée, instrumentalisée depuis Hiroshima. Les mouvements anti-nucléaires existaient depuis des décennies. Leurs arguments étaient connus, leurs manifestations ritualisées, leurs défaites acceptées.

Non. Une peur nouvelle. Plus subtile. Plus profonde.

La peur de l'abondance.

Cela peut sembler paradoxal. L'humanité avait passé son existence à lutter contre la rareté, à craindre la pénurie, à se battre pour les ressources. Les guerres, les famines, les migrations — tout

cela découlait, d'une manière ou d'une autre, du manque. Du pas assez.

Et maintenant que la rareté énergétique disparaissait, elle ne savait plus quoi faire.

Parce que toute notre civilisation était construite sur la gestion de la rareté.

Les prix. Les marchés. Les frontières. Les guerres. Les emplois. Les hiérarchies. Les valeurs mêmes — le travail, l'effort, le mérite — tout reposait sur l'idée que certaines choses valaient plus que d'autres précisément parce qu'elles étaient limitées.

Que se passe-t-il quand la ressource la plus fondamentale devient illimitée ?

Personne ne le savait.

Personne n'avait jamais eu à y réfléchir sérieusement.

V.

Les économistes furent les premiers à paniquer.

Pas publiquement, bien sûr. Publiquement, ils produisaient des analyses rassurantes sur « l'intégration progressive des nouvelles capacités énergétiques dans les structures de marché existantes ». Des rapports de deux cents pages avec des graphiques colorés et des projections sur cinquante ans. Des interviews télévisées où ils hochaient la tête avec l'assurance tranquille de ceux qui sont payés pour avoir l'air de comprendre.

En privé, ils regardaient leurs modèles s'effondrer.

Le prix de l'énergie sous-tendait tout. Absolument tout.

Le coût de production d'un objet ? Principalement de l'énergie — extraction des matières premières, transformation, transport, assemblage, emballage, distribution. Même le « coût du travail » était, en dernière analyse, un coût énergétique : l'énergie nécessaire pour nourrir, loger, transporter les travailleurs.

Le coût d'un service ? De l'énergie humaine certes, mais aussi de l'énergie pour chauffer les locaux, alimenter les machines, faire

fonctionner les réseaux, climatiser les serveurs.

Si l'énergie devenait gratuite — ou presque — alors les prix de *tout* devaient s'effondrer.

Mais les prix ne peuvent pas s'effondrer sans emporter avec eux les structures qui dépendent de ces prix.

Les compagnies pétrolières. Les producteurs de gaz. Les exploitants de centrales nucléaires classiques. Les réseaux de distribution électrique. Les États qui taxaient l'énergie. Les fonds de pension qui investissaient dans l'énergie. Les banques qui prêtaient aux entreprises énergétiques.

Des millions d'emplois. Des milliers de milliards de dollars d'actifs. Des économies nationales entières construites sur l'exportation de combustibles fossiles.

Tout cela allait mourir.

Pas en un jour. Pas en un an. Mais inexorablement.

Les économistes le voyaient venir. Ils ne savaient pas comment l'arrêter. Ils ne savaient même pas s'il fallait l'arrêter.

Alors ils écrivaient des rapports rassurants et paniquaient en privé.

VI.

Hélène Mercier fut convoquée à l'Élysée trois semaines après l'allumage.

Elle s'attendait à des félicitations. À des poignées de main présidentielles, des photos officielles, peut-être une décoration. La Légion d'honneur, pourquoi pas. Elle l'avait méritée, après tout. Trente-sept ans de travail. Une vie sacrifiée.

Elle trouva des hommes nerveux en costumes sombres qui lui posèrent des questions sur les « implications stratégiques » et les « scénarios de déploiement contrôlé ».

La salle de réunion était austère. Lambris dorés, table en acajou, chaises inconfortables. Pas de fenêtres — ou plutôt des fenêtres